ESSAI

N° ~~101~~ 99

SUR

L'ÉDUCATION PHYSIQUE DES ENFANS;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 16 juin 1818, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR FRÉDÉRIC BLOT, de Caen,

Département du Calvados,

Bachelier ès-lettres.

Protégez, conservez ces êtres animés;
Nés pour aimer un jour, qu'ils soient d'abord aimés.
Le plus grand des plaisirs leur donna l'existence,
Qu'un souvenir si doux attache à leur enfance;
D'un être faible encor qu'un autre soit l'appui,
Qu'il prodigue les soins qu'on prodigua pour lui.
A l'amour maternel la nature confie
Ces êtres imparfaits qui commencent la vie.

SAINT-LAMBERT.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1818.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. THILLAYE, *Examinateur.*
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL, *Examinateur.*
M. DE JUSSIEU, *Examinateur.*
M. RICHERAND, *Examinateur.*
M. VAUQUELIN, *Examinateur.*
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD, *Président.*

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AU

MEILLEUR DES PÈRES,

ET

A LA PLUS TENDRE DES MÈRES.

Recevez ce faible hommage, premier fruit de mes études médicales, comme un témoignage public d'amour, de respect et de reconnaissance.

A

MONSIEUR HUE DE PRÉBOIS,

MON TRÈS-PROCHE PARENT.

Comme un gage de la plus sincère amitié et d'un attachement inviolable.

F. BLOT.

ESSAI

SUR

L'ÉDUCATION PHYSIQUE DES ENFANS.

Considérations générales sur l'organisation de l'enfant.

A quelque partie de la médecine qu'on se livre, il faut toujours être guidé dans son vaste domaine par le flambeau de l'anatomie et par celui de la physiologie. C'est surtout dans l'éducation physique des enfans que cette grande vérité est mise en évidence. En effet, si l'on réfléchit sur les nombreuses maladies qui sévissent si rigoureusement sur ces êtres intéressans, on voit qu'elles dérivent presque toutes de leur organisation propre. Ne trouve-t-on pas dans l'examen attentif de leur système lymphatique exubérant et débile, la cause qui les entraîne sans cesse vers le carreau et les scrophules? Ne devine-t-on pas par la dissection de leurs nerfs encore pulpeux qu'ils seront prédisposés aux affections convulsives de toute espèce? et enfin la texture molle de leurs os ne nous indique-t-elle pas encore que chez eux les plus légères causes pourront déterminer le rachitisme?

En jetant ensuite un regard rapide sur l'état physiologique des propriétés vitales et des fonctions de l'enfant, nous voyons que les premières sont proportionnellement chez lui plus actives que

dans tout autre âge ; qu'il en est de même parmi les secondes à l'égard de celles qui ont rapport à la nutrition ; et qu'enfin toutes les autres, au contraire, paraissent comme reléguées dans un parfait oubli. Que la nature a déployé de sagesse dans cette disposition admirable ! quel vaste champ de méditations utiles ne présente-t-elle pas ici devant le médecin philosophe !

Cependant qui conclurait de la grande activité des propriétés vitales et des fonctions nutritives de l'enfance qu'elles sont douées d'un grand degré de force, se tromperait bien évidemment. Ne voit-on pas cette activité s'évanouir presque comme une ombre sous l'influence de la plus légère cause de destruction ? D'ailleurs la manière rigoureuse avec laquelle l'impitoyable mort sévit si particulièrement sur cet âge ne le prouve malheureusement que trop.

Cependant, à mesure que l'enfant acquiert de l'âge, ses organes se solidifient, et autant sa vie était fragile dans l'origine, autant elle devient tenace avec le temps. Enfin vient une époque, celle de la puberté, où, surmontant tous les obstacles, repoussant au loin toutes les maladies, elle brille alors de son plus grand éclat.

C'est donc uniquement par la connaissance des côtés faibles de la constitution de l'enfant que nous pouvons parvenir à poser les préceptes les plus certains sur l'éducation physique qui lui convient. Et comme c'est dans l'enfance que la nature jette les fondemens de la bonne ou mauvaise constitution de l'homme, et que nous pouvons beaucoup alors pour son amélioration, nous devons sans cesse diriger tous nos efforts vers ce but si salutaire tout à la fois à l'homme, à la société et à la patrie.

CHAPITRE PREMIER.

APPLICATA.

Soins de propreté.

Des Lavages.

Calida lavatio pueris et senibus apta est. (Cels., de Re medicâ.)

A peine l'enfant est-il sorti du sein maternel, que déjà il met à contribution les soins de l'hygiène Couvert de matières glutineuses qu'il a entraînées avec lui, il faut l'en débarrasser. L'eau élevée à une température égale à celle de son corps, et rendue légèrement excitante par l'addition d'un peu de vin ou d'une infusion aromatique, est le liquide qui remplit le mieux cette indication. Rien n'est plus favorable que la propriété stimulante qu'on lui a ainsi communiquée; d'abord pour raffermir sa peau molle et délicate, et ensuite pour diminuer l'excès de sensibilité qui la dispose à s'enflammer et à s'excorier. A l'avenir, ces lavages devront être répétés avec la plus scrupuleuse exactitude, autant de fois que l'enfant se salira; dans tous les cas, ils doivent toujours être pratiqués mollement avec un linge fin ou usé, ou une éponge; et dès qu'ils sont achevés, il faut appliquer un autre linge, mais sec, sur les parties humides pour les dessécher. Si l'on négligeait cette dernière précaution, il pourrait en résulter des inconvéniens graves.

Des Bains tièdes.

Calidum nervis utile. (Hipp., aph.)

Les bains tièdes sont ceux qui conviennent le mieux au premier âge. Cependant ils ne doivent pas être répétés trop fréquemment;

ils finiraient à la longue par ajouter encore à la laxité déjà trop grande des tissus de l'enfant, et par augmenter la sensibilité de sa peau déjà trop exquise. On peut à la vérité prévenir jusqu'à un certain point ces inconvéniens, en leur ajoutant, comme aux lotions, un peu de vin ou une infusion aromatique. Cette précaution est indispensable, si l'enfant est prédisposé aux affections scrophuleuses. Quoi qu'il en soit, l'usage du bain tiède lui est très-utile, si sa constitution trop irritable l'expose aux convulsions : le bien-être et le calme qui en résultent sont très-propres à prévenir ces maladies si funestes. Le bain chaud, par la raison qu'il agit beaucoup plus promptement, est très-propre, selon le professeur *Baumes,* à combattre une grande débilité caractérisée par la pâleur générale, et par l'engourdissement des membres. Dans tout autre cas, je pense que son usage serait nuisible..

A mesure que l'enfant acquiert avec l'âge de la force, on doit diminuer insensiblement la tiédeur du bain; mais jamais il ne faut la faire disparaître entièrement : sans cette précaution, par des cris il annoncerait bientôt que la température du liquide dans lequel on le plonge ne lui convient plus. Ceci nous conduit directement à parler du bain froid, si vanté par quelques philosophes.

Des Bains froids.

Frigidum nervis inimicum. (Hipp., aph.)

L'action du bain froid est d'autant plus vivement ressentie, que le corps qui l'éprouve est plus impressionnable, et d'autant plus pernicieuse, que l'être soumis à son influence est moins en état de la supporter. Or, la susceptibilité nerveuse et la débilité sont portées au plus haut degré dans le jeune enfant; d'après cela, je conclus sans hésiter que les bains froids ne peuvent que lui être très-nuisibles. Mais voici encore une considération qui doit pour jamais en faire bannir l'usage dans l'âge tendre. Elle met d'ailleurs,

ce me semble, le philosophe qui les a le plus vantés en contradiction avec lui-même. En effet, *J. J. Rousseau* dit d'abord avec beaucoup de sagesse dans son Emile : *Observez la nature, et suivez la route qu'elle vous trace.* Cependant l'action du bain froid, même glacé, qu'il élève ensuite jusqu'aux nues, est directement opposée à la route que suit la nature dans ses efforts critiques chez l'enfant. Ces efforts si salutaires ne se font-ils pas tous du dedans au-dehors ? Les efflorescences, les croûtes du tronc, et particulièrement celles de la tête, qui constituent cette espèce de *gourme* à laquelle il est si sujet, ne le prouvent-elles pas d'une manière incontestable ? Maintenant comment agit le bain froid ? Les plus célèbres auteurs répondent qu'il refoule les forces du dehors au dedans ; qu'il repousse les humeurs de la périphérie du corps vers le centre. Il est donc de la dernière évidence que ce mode d'agir contrarie complètement les efforts dont je viens de parler ; aussi quels troubles funestes ne voit-on pas occasionner dans la frêle organisation de l'enfant une pratique si inconsidérée ! En voici un exemple bien frappant, extrait des Réflexions philosophiques et médicales de M. *Moreau de la Sarthe* sur l'éducation physique des enfans. « Lors du triomphe le plus général des principes d'éducation physique présentés par *Rousseau*, dit cet éloquent professeur, un homme de lettres distingué, qui les adopta sans restriction, perdit ses enfans à la suite de l'usage des bains froids, et son épouse par l'effet de plusieurs allaitemens auxquels sa constitution faible et délicate devait s'opposer.

« Ce père infortuné vit encore aujourd'hui ; et, détrompé par la plus cruelle expérience, il m'a dit souvent avec l'expression d'une douleur que le temps n'a pas allegée : Si par la science, objet constant de vos méditations, vous cherchez à exercer une grande influence sur le bonheur de la société, osez attaquer avec courage les paradoxes funestes de *Rousseau* ; et aux prestiges de l'éloquence qui les fit triompher, opposez les larmes amères et le deuil éternel des infortunés qu'ils ont séduit. »

Reléguons donc pour jamais dans le plus complet oubli l'usage barbare des bains froids ; la nature les réprouve par ses lois, l'enfant les repousse par ses cris. Et vous tous parens qui voulez philosopher, jetez vos regards sur les animaux paisibles qui vous entourent ; ils sont plus rigoristes observateurs des mêmes lois de cette sage nature que vous. Et quoique leurs petits en naissant soient mieux pourvus contre le froid que vos enfans, jamais ils ne s'avisent de les plonger dans une eau glacée ; bien loin de cela, ils les réchauffent, font tout leur possible pour les garantir même de l'action de l'air ; et lorsqu'ils veulent les laver, ils se servent de leur salive, remplacée chez nous par l'eau tiède. Suivons donc sur ce point leur exemple.

Des Habillemens de l'enfant.

Du Maillot.

Tant que chez nous la mode ne viendra pas d'être tortu, bossu, crochu, cagneux, et tant que ces difformités ne seront pas l'apanage d'une bonne santé et les titres d'une longue vie, nous pouvons laisser le maillot dans l'oubli où, grâces à l'éloquence de *J. J. Rousseau*, il a été relégué avec tant de justice. En effet, n'est-il pas de la dernière évidence que les langes, les bandes avec lesquels le malheureux enfant était garrotté, devaient non-seulement s'opposer au développement de ses membres, de ses organes, mais encore amener en eux une disposition maladive ? Qui ne sait que de la compression violente, continue et souvent inégale des membres dépend leur exiguité, leur faiblesse, et qui pis est, leur déformation ; que de celle de la poitrine résulte la funeste disposition à la phthisie, à l'hémoptysie et à l'asthme ? Enfin je n'en finirais pas si je voulais énumérer tous les autres inconvéniens non moins graves attachés à cet appareil de douleur. Je passe donc à l'habillement plus convenable qu'on lui a substitué.

Du Vêtement le plus convenable à l'enfant.

Un béguin surmonté d'un petit bonnet, un fichu, une chemise fine, une petite camisole croisée par-derrière, une toile plus ou moins fine, et enfin deux morceaux d'étoffe de laine ou de coton composent maintenant toute la garde-robe du nouveau-né. L'essentiel est que, couvert sans être chargé, il puisse, dans cet accoutrement, exécuter tous les mouvemens dont son corps et ses membres sont susceptibles. Cependant il faut que toutes les pièces que je viens d'énumérer exercent sur ses parties une pression suffisante pour leur conserver une chaleur salutaire.

Les épingles doivent être bannies avec le plus grand soin de la toilette des enfans : elles peuvent les blesser, et même devenir cause de leur mort. *Buchan* (Médecine domestique) en cite un exemple bien remarquable. Il est très-important pour la santé de l'enfant que les linges appliqués immédiatement contre son corps soient toujours secs et propres : on devra donc les renouveler chaque fois qu'ils seront mouillés. Lorsque l'enfant a acquis douze à quinze mois, une jaquette doit remplacer le premier habillement ; et enfin, lorsqu'il a atteint l'âge de trois ou quatre ans, on lui supplée, chez les petits garçons, un pantalon ample, une veste et un gilet. Quant à la petite fille, elle conserve toujours sa jaquette ; seulement on la rend plus élégante à mesure qu'elle grandit. Mais devra-t-on la tenir étroitement serrée dans un corps? Cette cuirasse qu'inventa la laideur, dit *Mercier*, pour se ménager des compagnes, dérange la structure de la poitrine, gêne la respiration, et fait cheminer à grands pas vers la phthisie celle qui la porte. D'un autre côté, les organes digestifs en souffrent. N'en voilà-t-il pas assez pour la faire tomber avec le maillot dans le plus profond oubli ?

J. J. Rousseau veut que les vêtemens des enfans soient les mêmes en hiver qu'en été : cette pratique ne pourrait être dangereuse pour

l'homme ; car, à coup sûr, il ne s'avisera jamais de la mettre en usage ; mais pour l'enfant, cet être passible qui ne peut le plus souvent exprimer ce qu'il ressent, elle ne pourrait que lui être très-funeste. Il faut donc encore la reléguer dans le même oubli où nous avons placé le maillot et les corps.

Du Lit de l'enfant.

Le lit de l'enfant doit se composer d'une simple paillasse molle, d'un petit matelas garni de balle d'avoine, d'un ou de deux draps, et enfin d'un nombre de couvertures proportionné à la température : il faut cependant en général qu'elles soient légères. Les soins de propreté sont ici de la plus haute importance Si, en effet, on ne renouvelle pas les diverses pièces de ce lit chaque fois qu'elles seront humides, il s'en exhalera bientôt des miasmes délétères, qui ne tarderont pas à détériorer la santé de l'enfant le plus robuste. Dans tous les cas, il faut qu'il soit placé dans un lieu bien aéré, non renfermé par conséquent dans une alcove. On aura soin que le jour lui vienne directement ; une disposition contraire pourrait déterminer le strabisme.

Des Frictions chez l'enfant.

Quoiqu'en général les frictions sèches soient très-négligées chez les enfans, il n'y a peut-être pas de meilleur moyen pour écarter les nombreuses maladies qui sans cesse menacent leur existence. D'ailleurs le plaisir qu'elles leur procurent ne semble-t-il pas d'avance en indiquer l'utilité ? Qui n'a observé la joie, le contentement que manifeste un enfant lorsqu'on lui passe doucement et à diverses reprises la main sur le dos ? Les frictions déterminent une excitation locale, et même générale ; elles augmentent la tonicité, le ressort des fibres ; elles favorisent la transpiration ; en un mot, elles font participer le corps aux doux bienfaits qu'il reti-

rerait de l'exercice ; mais, de plus, elles favorisent encore la sortie des affections éruptives, qui ne sont que trop souvent les uniques garans de la santé et même de la vie des enfans.

Les frictions seront en général pratiquées avec la main seule, ou bien avec un linge, une flanelle fine, ou encore avec une éponge, que l'on pourra même imbiber avec des vapeurs aromatiques. Le principal est que, mollement exécutées, elles soient répétées fréquemment. L'enfant, qui déjà aura éprouvé leur douce influence, rira, s'agitera de joie lorsqu'il verra que par elles on s'apprête à lui procurer un nouveau plaisir.

CHAPITRE II.

CIRCUMFUSA.

De l'Air et de la Lumière.

L'enfant ne doit pas dès sa naissance être exposé à un air froid ; ce ne sera donc que par degrés qu'on le fera passer de la douce chaleur maternelle aux rigueurs de l'atmosphère. Ainsi on le tiendra d'abord proche sa mère dans un appartement échauffé, jusqu'à ce que ses forces se soient un peu développées ; mais bientôt l'air sec et pur des lieux élevés offrant une température moyenne, et surtout combiné aux rayons d'un soleil tempéré, sera celui qui lui conviendra le mieux. En effet, il excite favorablement tout l'organisme, colore la peau et lui donne du ton, favorise l'évaporation qui se fait à sa surface, raffermit les solides. Ne tend-il pas directement par là à corriger les vices de l'organisation de l'enfance, qui la disposaient à contracter une foule de maladies ? L'air humide, peu éclairé, non renouvelé, au contraire, débilite, ramollit les tissus, diminue la transpiration, décolore la peau ; en un mot, il étiole les êtres soumis à son influence. C'est lui qui est la cause la plus

ordinaire des scrophules, du rachitisme, etc. Quant à l'air chargé de miasmes, en raison de la grande activité du système absorbant de l'enfant, il lui est encore plus nuisible. C'est particulièrement dans les hôpitaux qu'on remarque ses effets destructeurs.

D'après ce que je viens de dire, il est facile de juger que l'air des grandes villes est absolument contraire à l'enfance, que celui des campagnes élevées lui est au contraire très-favorable. Envoyez donc, tendres mères, de bonne heure vos enfans à la campagne ; mais surtout ne manquez pas de les y accompagner : rien ne peut remplacer près d'eux vos soins affectueux. Votre enfant, d'ailleurs, ne sera pas le seul qui y gagnera ; et vous, après vos couches, vous avez autant besoin que lui de l'air salubre des champs : mais là n'oubliez jamais que l'appartement le plus élevé de la maison est celui qui lui convient le mieux ; que dès le matin les rayons bienfaisans du soleil doivent venir effleurer son berceau ; et qu'enfin il faut le dérober autant que possible à ces soins affectés, à ces baisers suffocans que ne cessent de lui prodiguer toutes les vieilles qui vous entourent.

CHAPITRE III.

INGESTA.

De la Nourriture des enfans.

« Chastes mères, vous êtes désolées de voir vos enfans dégénérer ! Souffrez qu'on vous le dise, c'est votre faute ; il fallait leur transmettre avec votre lait la pureté de vos mœurs et la force de votre constitution.... Croyez-vous que ces globes séduisans qui parent votre sexe aient été arrondis par la main des Grâces seulement pour vous servir d'ornement ? Ne savez-vous pas que la nature les y a placés pour nourrir le nouveau-né ? » (*Aulu-Gelle.*) Ainsi s'exprimait le philosophe Phavorinus en parlant aux dames ro-

maines : ne pourrait-on pas en adresser autant à nos Françaises, et même y ajouter ces deux vers de Moysy ?

Partout à haute voix la nature le dit :
La véritable mère est celle qui nourrit.

Ces préceptes sont sans doute très-beaux et très-naturels; mais jusqu'à ce qu'on ait trouvé le moyen d'anéantir les nombreuses maladies qui ne cessent d'affliger les mères, ne cherchons pas à les commander d'une manière exclusive. Quels dangers, en effet, ne courrait pas l'enfant infortuné qui sucerait le lait d'une mère vaporeuse, hystérique, épileptique, scrophuleuse, dartreuse, disposée à la phthisie, et qui pis est ; recelant dans son sein les germes de quelques virus ! Et cette mère, de son côté, ne courrait-elle pas aussi les plus grands dangers pour sa vie ? Néanmoins, J.-J. Rousseau, voulant toujours fronder tous les usages reçus, commande tyranniquement, pour ainsi dire, l'allaitement maternel. Il va même jusqu'à avancer qu'un enfant n'a plus de nouveau mal à craindre du même sang dont il est formé. La fausseté de cette assertion est tellement évidente, que je me borne à la relever sans chercher à la réfuter. Il faut à un enfant débile le lait réparateur d'une nourrice robuste, et à une mère malade, ou même douée d'une mauvaise santé, un repos salutaire.

Le lait maternel n'est pas doué dans tous les temps des mêmes propriétés : d'abord purgatif, il doit non-seulement porter une excitation salutaire dans les organes assoupis du nouveau-né, mais encore les débarrasser des matières excrémentitielles qui les obstruent. Bientôt doux et sucré, il devient pour lui l'aliment restaurant par excellence. Mais combien de fois l'enfant doit-il prendre par jour le sein de celle qui le nourrit ? on ne peut rigoureusement le dire : le lui présenter trop rarement serait un inconvénient ; trop fréquemment, c'en serait peut-être un plus grand encore. Dans le premier cas, sa nutrition en souffrirait ; dans le second, outre que le lait n'aurait pas le temps de se perfectionner, l'estomac de l'enfant

surchargé serait bientôt affaibli, et des digestions pénibles ne tarderaient pas à amener des maladies graves. Cependant il doit user beaucoup plus fréquemment d'alimens que l'adulte, par la raison que son estomac encore faible ne peut en supporter qu'une petite dose à la fois ; et ensuite parce que sa croissance rapide en exige une grande quantité qu'il doit prendre par conséquent en détail.

Une des époques les plus orageuses de la vie de l'enfant est celle de la première dentition ; c'est vers le septième ou le huitième mois qu'elle arrive. Presque toujours accompagnée d'inflammation des gencives, de salivation, d'insomnies rebelles, d'une grande agitation, de convulsions, etc, elle peut devenir funeste et conduire rapidement au tombeau l'enfant le plus robuste. O mères ! c'est ici l'instant où il faut redoubler de soins. Le plus léger écart de régime, le souffle d'un air froid peut vous enlever votre enfant chéri. Veillez donc alors avec le plus grand soin à ce que jamais cet air froid ne frappe subitement son corps ; ensuite que le bain tiède vienne souvent calmer ses nerfs agités ; que, toujours maintenu proprement, des matières âcres n'irritent jamais sa peau délicate ; et enfin que votre lait bienfaisant, ou celui d'une bonne nourrice, vienne souvent, mais toujours avec épargne, adoucir ses gencives enflammées et apaiser sa faim. Voilà ce qu'il y a de mieux à faire pour mitiger cette scène d'accidens trop souvent formidables.

Lorque les deux incisives moyennes inférieures ont commencé à paraître, au lait maternel, devenu insuffisant pour nourrir l'enfant, il faut associer d'autres alimens, tels que le lait de vache, les bouillons gras, les bouillies. Tous les désavantages qu'on a attribué à ces dernières sont exagérés : à la vérité, lorsqu'elles sont mal cuites et trop épaisses, elles sont très-indigestes et par conséquent nuisibles. Mais si elles sont claires, bien cuites, et surtout confectionnées avec de la farine desséchée préalablement au four, elles peuvent être employées sans inconvénient, si l'enfant d'ailleurs est bien portant. On conçoit que les alimens plus solides que le

lait doivent d'abord être donnés avec beaucoup de réserve ; mais, à mesure que l'enfant se rapprochera de l'époque du sevrage, on en augmentera la quantité en diminuant celle du lait maternel.

Je devrais parler ici du sevrage ; mais auparavant je vais dire quelque chose des nourrices et de l'allaitement artificiel, le renvoyant à la fin de ce chapitre.

Des Nourrices et de l'Allaitement artificiel.

Lorsque la mère ne peut allaiter son enfant, soit par les raisons dont j'ai parlé, soit par la mauvaise conformation de son sein, ou enfin par la disette de lait, elle doit se faire remplacer dans le devoir sacré de l'allaitement par une bonne nourrice. Mais où trouver cette nourrice ? On dit bien qu'il faut qu'elle soit jeune, saine ; qu'elle ne soit ni trop grasse, ni trop maigre ; qu'elle ait de la gaîté, de l'enjouement ; que ses dents soient blanches, son haleine douce, ses cheveux bruns ; qu'elle joigne à la continence une grande tranquillité d'esprit ; et qu'enfin elle soit à la même époque de sa lactation que la mère qu'elle devra remplacer. Mais, renfermât-elle toutes ces heureuses qualités, cette nourrice serait encore loin de mériter une confiance aveugle. Ne pourra-t-elle pas cacher sous des dehors trompeurs une santé détériorée ? le voile épais de la dissimulation ne pourra-t il pas couvrir chez elle les passions les plus pernicieuses ? Des exemples sans nombre viennent malheureusement nous le prouver à chaque instant. Je ne vois que l'allaitement artificiel qui puisse obvier à tous ces graves inconvéniens. On ne peut néanmoins se dissimuler que le lait des animaux avec lequel on le pratique ne peut remplacer complètement celui d'une mère ou d'une bonne nourrice. Le lait de vache, par exemple, qui est le plus souvent employé pour cet usage, étant destiné pour des organes robustes, ne devrait pas convenir à ceux de l'enfant, toujours très-faibles. Cependant la pratique ne vient pas à l'appui de ce raisonnement ; et de nombreuses observations nous prouvent

que l'allaitement artificiel ne présente pas tous les désavantages qu'on pourrait lui attribuer. D'ailleurs il permet constamment à la mère de garder son enfant sous ses yeux. Et qui peut au monde remplacer auprès de lui les soins affectueux, les tendres sollicitudes d'une bonne mère? D'après cela, je pense que, si la mère ne peut allaiter, il vaut mieux avoir recours à l'allaitement artificiel que de courir les chances d'une nourrice douteuse.

Comme je viens de le dire, on a recours, pour pratiquer l'allaitement artificiel, au lait de vache : à son défaut, on pourrait user de celui de chèvre. Quoi qu'il en soit, il faut toujours que ce lait soit coupé avec l'eau de riz ou d'orge; l'infusion de thé ou de capillaire, et mieux encore avec le petit-lait préparé sans acide. Ces boissons devront être tièdes, et d'autant plus chargées de lait que l'enfant s'éloignera davantage de l'époque de sa naissance. Souvent l'addition d'un peu de sucre ou de miel y sera très-avantageuse. Mais quelle que soit l'espèce de lait qu'on emploie, il faut qu'il soit fraîchement tiré. On ne doit jamais le faire bouillir, car par là il perdrait avec son arome toutes ses bonnes qualités.

Du Sevrage.

Parvenu à l'âge de dix à douze mois, on peut sevrer l'enfant robuste : on doit prolonger davantage l'allaitement de celui qui ne l'est pas. Dans tous les cas, il ne faut le priver du teton que d'une manière graduée et insensible. Les alimens qu'on lui substituera seront d'abord mous et légers, comme des bouillons, des gelées. Ils deviendront ensuite plus consistans, comme des panades, des soupes, des bouillies; enfin ils ne deviendront entièrement solides que lorsque le corps de l'enfant accru aura acquis de la vigueur et de l'énergie. C'est alors que le pain bien levé et les viandes rôties fournissent des alimens tout à la fois restaurans et légers, qui lui conviennent parfaitement. Il sera très-convenable de l'habituer de bonne heure à l'usage des œufs, des légumes, du pois-

son, etc. Néanmoins on devra toujours le faire user avec épargne des alimens farineux et des fruits. Quant aux épices, aux mets finement apprêtés, ils doivent être bannis avec le plus grand soin. La boisson qui paraît la plus convenable à l'enfant après le sevrage, est le vin très-étendu. Cependant on doit le faire user de bonne heure de celle usitée dans le pays qu'il habite ; toutefois on aura soin d'en mitiger l'âpreté et la force avec l'eau d'orge, de riz, ou même avec l'eau pure. Les boissons spiritueuses, stimulantes, comme l'eau-de-vie, les liqueurs, le café, sont de vrais poisons pour les enfans. Il faut donc bien se garder de leur en permettre l'usage. Il n'en est pas de même du vin, si surtout il est vieux et peu alcoholique ; administré avec épargne, il est très-propre à combattre une débilité générale, la disposition aux scrophules, etc.

CHAPITRE IV.

GESTA.

Des Exercices de l'enfant.

La faiblesse que l'enfant apporte en naissant est telle, que peu d'instans de veilles suffisent pour le fatiguer. Aussi les premiers momens de sa vie se passent-ils à téter et à dormir. Ce genre de vie paraît alors favoriser le développement rapide de ses forces. Mais à mesure qu'il croît, la propension qui le portait sans cesse au sommeil diminue. Ses organes s'accoutument aux impressions des agens extérieurs : par là moins stimulés, ils sont moins souvent fatigués ; dès-lors, par une sorte d'exercice, il faut suppléer à cette diminution de fatigue : le tenir plus long-temps levé, le bercer, le porter sur les bras, sont les moyens qui satisfont le mieux à cette indication. Cependant, acquérant de jour en jour de nouvelles forces, ces exercices, pour ainsi dire automatiques, deviennent pour lui insuffisans : il faut qu'il se meuve par lui-

même. C'est alors qu'abandonné sur un tapis exposé aux rayons vivifians d'un soleil tempéré, on le voit se rouler, s'ébattre avec délectation ; là, pour la première fois, ne semble-t-il pas se réjouir d'avoir reçu la vie? « Grâce au peu de soin qu'on prend d'un enfant, dit *Pugnet* (Aperçu sur la haute Égypte), il naît et il vit dans toute la liberté que peut désirer son âge : étendu sur un sol poudreux, il s'y agite et s'y roule à volonté ; élevé comme tous les autres animaux et communément avec eux, il se forme à la même école; mais, en dédommagement, son corps est aussi exempt que le leur des nombreuses imperfections qui affligent l'Europe. »

Par ce moyen, aussi efficace que naturel, l'enfant ne tarde pas à se tenir sur ses jambes ; et bientôt, joignant à la force l'adresse, il finit par marcher, et même courir. Néanmoins il est très-important de revêtir son front d'une épaisse toque, afin d'éviter les résultats fâcheux des chutes, auxquelles il est très-exposé. Jusqu'à l'âge de six ans, sauter, courir, folâtrer, dormir, doivent être ses uniques occupations ; et ce n'est toujours qu'avec beaucoup de ménagement qu'on doit chercher à réprimer sa trop grande pétulance. Ne serait-il pas à craindre de voir s'évanouir avec elle cette gaîté naturelle d'où dépend la vivacité de son esprit et la vigueur de son corps ?

Il est très-important que d'habiles médecins surveillent les jeux, les exercices des enfans ; d'abord, pour ne pas les laisser dépasser les bornes de leurs forces ; ensuite pour répartir régulièrement les mouvemens qu'ils produisent à toutes les parties de leur corps. Par là, cet équilibre parfait entre la force de chaque organe qui constitue seul la bonne santé ne tarde pas à s'établir. C'est surtout vers les organes originellement faibles que le médecin doit diriger ses vues ; seuls ils ont besoin d'être exercés jusqu'à ce qu'ils aient atteint la vigueur des autres. Par cette sage précaution on est parvenu quelquefois à corriger des vices constitutionnels qui auraient infailliblement, par la suite, entraîné la perte des infortunés qui les portaient.

CHAPITRE V.

EXCRETA.

Des Evacuations naturelles.

Pour que l'enfant puisse conserver sa santé, il faut que les diverses évacuations auxquelles il est sujet s'effectuent d'une manière libre et facile. Cependant tous les moyens actifs, violens même que l'ignorance ne cesse d'employer pour les rappeler lorsqu'elles sont supprimées, doivent être proscrits avec le plus grand soin. Trop irritable et trop faible, l'homme, dans son premier âge, ne peut résister à l'action des médicamens énergiques. « S'il existait, dit *Buchan*, une loi qui defendît expressément de donner des drogues aux enfans, et qu'on la fît exécuter à la rigueur, je suis persuadé qu'on sauverait la vie à des milliers d'enfans à Londres seulement ». On doit donc, dans l'âge tendre, n'employer que des médicamens très doux.

Lorsque la mère allaite, son premier lait, légèrement purgatif, suffit seul pour provoquer l'évacuation du méconium; dans ce cas, il ne faut qu'un peu de patience. Mais si l'enfant est privé de ce premier lait, il peut très-bien arriver que cette matière retenue occasionne des coliques et d'autres accidens : c'est alors qu'on doit se permettre l'emploi de légers purgatifs. L'eau miellée, sur laquelle on doit particulièremeut insister, est très-convenable. Quand elle ne produit point d'effet, on a recours au sirop de chicorée, étendu à la dose d'une once dans le double d'eau, qu'on administre par cuillerées à café à des distances plus ou moins éloignées. Si par la suite la constipation survenait encore, ce serait toujours à l'aide des mêmes moyens, et surtout des lavemens, qu'on devrait la combattre.

Dans l'enfance, les urines sont presque toujours évacuées avec

facilité; elles sont alors abondantes et un peu troubles. Si elles se suppriment, les boissons délayantes légèrement apéritives ne tarderont pas à en rétablir le libre cours. Quant à la transpiration, comme elle forme un des émonctoires les plus salutaires de l'enfance, il faut sans cesse la favoriser. C'est au moyen des frictions qu'on parvient à ce but : j'en ai parlé dans le chapitre des *Applicata ;* c'est pourquoi je n'y reviendrai pas.

Je croirais avoir oublié le point le plus important de l'éducation physique des enfans, si j'omettais de parler de la vaccine. Cependant, comme ce serait dépasser les bornes de mon sujet que de vouloir en traiter en détail, je me bornerai seulement ici à indiquer ses bienfaits salutaires.

De l'utilité de la Vaccine.

Si la médecine peut se glorifier de ses précieuses découvertes, il n'en est peut-être pas une qui doive plus l'enorgueillir que celle de la vaccine. Due à l'immortel *Jenner*, elle préserve pour toujours l'enfance du fléau le plus terrible qu'elle eût à redouter. Rien n'est plus certain que son inconcevable propriété ; et celui qui l'a éprouvée peut braver impunément l'épidémie varioleuse la plus meurtrière. La rareté avec laquelle cette épidémie se montre maintenant n'en est-elle pas une preuve incontestable ? Aussi, déjà bannie des grandes villes par les soins zélés des médecins, la petite-vérole ne se manifeste plus que dans les campagnes, où une négligence criminelle de la part des parens ne cesse de l'entretenir. Semblables à ce musulman qui, plongé par le dogme du fatalisme dans une pernicieuse sécurité, se refuse à tous moyens préservatifs contre la peste, dont il est la victime à chaque instant, que de reproches ne doivent pas avoir à se faire les parens aveugles dont les enfans déplorent maintenant les funestes effets de la variole ! Il ne faut plus qu'un peu de bonne volonté, et pour jamais cette cruelle maladie sera rayée du nombre déjà trop grand

des misères humaines. D'ailleurs, pères et mères, tout ne semble-t-il pas en cela vous seconder? Les sages mesures d'un gouvernement philanthrope, et les soins des médecins infatigables ne vont-ils pas au-devant de vous ? Redoublez donc de zèle, et ne restez tranquilles sur la santé de vos enfans que lorsque la bienfaisante vaccine aura anéanti en eux la funeste disposition qui les rendait aptes à contracter cette redoutable maladie.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*Edente* PARISET).

I.

Senes facillimè jejunium ferunt; secundò ætate consistentes, minimè adolescentes, omnium minimè pueri; ex his autem, qui inter ipsos sunt alacriores. *Sect.* 1, *aph.* 7.

II.

Frigidum inimicum ossibus, dentibus, nervis, cerebro, spinali medullæ : calidum verò, utile. *Sect.* 5, *aph.* 18.

III.

Calidum eo frequenter utentibus has affert noxas : carnis effeminationem, nervorum impotentiam, mentis torporem, sanguinis eruptiones, animi deliquia : hæc quibus, mors. *Ibid.*, *aph.* 16.

IV.

Frigidum autem, convulsiones, tetanos, nigrores et rigores febriles. *Ibid.*, *aph.* 17.

V.

Ad dentitionem verò accedentibus gingivarum pruritus, febres, convulsiones, alvi profluvia; et maximè ubi caninos dentes producunt, et iis qui inter pueros sunt crassissimi, et qui alvos duras habent. *Sect.* 3, *aph.* 25.

VI.

Victus humidus, cùm febricitantibus omnibus, tùm maximè pueris, et aliis tali victu uti consuetis, confert. *Sect.* 1, *aph.* 16.